

Pour tout l'amour de l'art et du portrait



ENQUÊTE. Le portrait n'est pas fâché avec l'art contemporain, même si cette longue tradition qui remonte à la plus belle Antiquité est rarement mise en avant dans les foires, biennales et autres Documenta.

À l'écart du monde survolté, les peintres continuent de se coltiner avec cette rude discipline du portrait qu'ils mettent à leur main. De l'Américain **John Currin**, qui peint et repeint le minois très XVIIIe de sa femme, l'artiste Rachel Feinstein, au bien français Ronan Barrot, qui saisit le tumulte intérieur de son ami, l'écrivain des «petits riens» Pierre Autin-Grenier, disparu en 2014.

Le phénomène est intercontinental, du nouvel art chinois qui détourne la loi des portraits officiels de l'ère maoïste à **Kehinde Wiley**, Californien de père nigérian qui fait noblement poser ses modèles afro-américains comme David, Manet et Ingres, à la Sud-Africaine **Marlene Dumas**, qui transforme ses sujets en fantômes. La rétrospective «**Gérard Fromanger**» qui s'ouvre mercredi au Centre Pompidou dévoile une galerie de portraits, de Jacques Prévert à Michel Foucault, purs esprits emportés au vol par les crayons de couleur.

De Francis Bacon à Lucian Freud

Difficile de parler vraiment de courant, plutôt d'entêtement d'artistes qui se mettent hors jeu et qui revendiquent un autre rapport au «temps lent».

«Le portrait n'a jamais vraiment disparu, de Cézanne à Picasso, puis de Francis Bacon à Lucian Freud», souligne **Guillaume Bresson**, 34 ans, tête d'angelot et souffle romantique.

Ses portraits de groupe empruntent au clair-obscur caravagesque et ses modèles statuesques en Adidas dans des MacDo «transcendent les malaises d'une certaine classe sociale, dans la lignée des romans de Didier Éribon et Édouard Louis», analyse **sa galeriste, Nathalie Obadia**, qui l'a découvert aux Beaux-Arts de Paris.

«En photographie, on pense à August Sander ou Walker Evans pour une approche sociologique du portrait. Mais aussi à Nan Goldin, aux autoportraits de Warhol, à Zidane, un portrait du XXI^e siècle filmé par Douglas Gordon et Philippe Parreno», s'interroge ce Toulousain de 34 ans que le Festival d'Avignon a mis à l'honneur l'été dernier.



Portrait de Pierre Autin-Grenier par Ronan Barrot photo © Nicolas Pfeiffer.

«J'aime quand le portrait fait transparaître une condition d'existence ou une certaine perception du réel, qu'il ne se borne pas à la représentation fidèle des traits d'un individu, dit-il. C'est très présent dans les autoportraits de Rembrandt ou aujourd'hui chez les peintres Marlene Dumas, Elizabeth Peyton ou Henry Taylor.»



Sans titre, 2008, de Guillaume Bresson. Photo © l'artiste et la galerie Nathalie Obadia.

Une longue cohorte de visages

Une constante, l'amour profond de l'art et de son histoire chez les portraitistes contemporains.

Ogre jovial et lettré, **Ronan Barrot, 43 ans**, est le chantre même de la peinture. «Depuis qu'il s'est émancipé des rituels funéraires, après qu'il s'est affranchi de l'impératif curial de servir les puissants et de propager leur foi, parce qu'il ouvrait un havre de liberté - de charger, flétrir, moquer ou conspuer, méditer et contempler, célébrer, témoigner ou reluquer -, l'art du portrait reste porté par son histoire. Notre mémoire accueille, depuis le Fayoum jusqu'aux maîtres contemporains, une longue cohorte de visages qui interrogent notre regard et notre façon de voir», nous dit celui qui jubile sous son bonnet de marin breton et rugit presque devant ses toiles.



«Portrait d'Hélène Nguyen-Ban», collectionneuse et cofondatrice de la VNH Gallery, par le photographe franco-vietnamien Jean-Baptiste Huynh. - Crédits photo : Jean-baptiste Huynh

Et de dédaigner «les pratiques épigonales des suiveurs de Warhol, puis de Gerhard Richter, les bateleurs de Photoshop et du selfie, les galvaudeurs d'un Michaël Borremans ou d'un Y.Z. Kami», pour leur préférer «les portraits du Fayoum, de Picasso, Soutine, Vélasquez, Manet, Hals, Rembrandt, Goya en passant par Cézanne. Et aussi ces compositions baroques et classiques où une figure se tient, passe ou surgit et nous laisse là, en silence, le choc de sa rencontre».

Ce diable d'homme fait poser à l'ancienne.

«Je peins les gens qui passent dans l'atelier. Il me faut une ou plusieurs séances, je ne peux pas prévoir, je ne comprends rien au temps et encore moins à ce moment si intempestif du portrait. Les gens peuvent

parler (beaucoup, souvent) et bouger (un peu ou beaucoup). Je me dis, amusé, leur pictothérapeute. Alors du calme, il y a urgence, il faut sculpter la couleur jusqu'à ce qu'il y ait quelqu'un enfin dans le tableau et que ce soit un tableau, ce tableau. Sinon, bredouille!»

«Un portrait est toujours un mélange fusionnel entre l'artiste et son modèle. L'artiste voit l'homme en prise avec sa propre vie, le modèle offre sa personne et sa fragilité à l'observation»

Natacha Ivanova

«Un portrait est toujours un mélange fusionnel entre l'artiste et son modèle. L'artiste voit l'homme en prise avec sa propre vie, le modèle offre sa personne et sa fragilité à l'observation»

Natacha Ivanova

Propos de peintres qui se réfèrent d'abord à la peinture.

«La mise en scène est aussi importante que le portrait lui-même, elle montre le monde intérieur du personnage et met en avance l'invisible», confirme, depuis son atelier de Berlin, Natacha Ivanova, 40 ans, peintre forgée par l'école de Saint-Petersbourg et les Beaux-Arts de Paris.

«J'aime mettre la personne dans un univers imaginaire, voire fantastique, ou au contraire complètement neutre qui en fera l'acteur principal sur une scène vide, plus dramatique», explique cette Diane chasseresse qui a fait poser plus de 50 femmes pour son triptyque *Nurses*, 2011.

«Un portrait est toujours un mélange fusionnel entre l'artiste et son modèle. L'artiste voit l'homme en prise avec sa propre vie, le modèle offre sa personne et sa fragilité à l'observation», dit cette «passionnée de portraits» dont le tableau préféré est *Le Retour du fils prodigue* de Rembrandt à l'Ermitage.



Le Quatuor, 2006, une famille danoise vue par Christina Holdgaard. Photo © Claude-Eric Stutz.

Même écho fervent chez **Christina Holdgaard**, 42 ans, peintre danoise qui a choisi Paris pour étudier et peindre. Grande admiratrice de Holbein le Jeune et sa *Dame à l'écureuil*, des «people» de David Hockney et des grands portraits tachistes de Chuck Close pour son approche singulière, elle mêle l'ancien et le pop pour des portraits paysages.

Scruter les femmes de dos



Autoportrait au faucon, 2010, par Christina Holdgaard. Photo © Claude-Eric Stutz.

Elle a beaucoup regardé son compatriote Vilhelm Hammershøi (1864-1916) qui scrute les femmes de dos, dans l'embrasure d'une porte et dans un intérieur paisiblement ordonné, et le maître des femmes rondes, Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867).

Mais cette contemporaine à la palette franche aime faire le grand écart et plonger «dans les technologies nouvelles, pixelisation, fragmentation, image qui se décompose, s'étire, se recompose dans un mixed d'histoire et de nouveauté.»

La photographie a pris le relais des peintres, de Cindy Sherman à **Valérie Belin**, récompensée par le dernier prix Pictet en novembre.

«Incontestablement, que ce soit avec un classicisme assumé (Richard Dumas, Jean-Baptiste Huynh) qui rappelle les tableaux du XIXe siècle ou de manière plus

conceptuelle, dans le cadre de séries, comme Thomas Ruff», analyse Hélène Nguyen-Ban. Cette ravissante collectionneuse qui vient d'ouvrir **la VNH Gallery** dans le Marais avec sa moitié artistique, Victoire de Pourtalès.

🏠 > Culture > Arts Expositions



Par Valérie Duponchelle

Mis à jour le 14/02/2016 à 19h27 | Publié le 14/02/2016 à 17h47